

RENÉ GUILLY UN HOMME, UNE ÉPOQUE, UN PROJET

par Roger Dachez

J'ÉPROUVE QUELQUE SCRUPULE, TRENTE ANS APRÈS SA MORT, à parler d'un homme que je n'ai connu et assidûment fréquenté que pendant quelques années, une huitaine tout au plus – mais ce furent ses dernières années, souvent les plus importantes dans la carrière de toute une vie. Si je me résous pourtant à le faire, c'est pour permettre à ceux qui ne l'ont jamais connu – et ne l'ont peut-être pas lu – de savoir à quel point son travail fut déterminant pour que la franc-maçonnerie, dans notre pays, récupère – parfois avec grande difficulté – des pans entiers de sa tradition alors en grande partie perdue. Loin d'une célébration hagiographique que lui-même eût détestée, mon seul objet est de souligner ici l'importance du legs qu'il a constitué en une quarantaine d'années de recherches pionnières et dont on n'a pas toujours mesuré la valeur ni la portée.

Produit, comme nous tous, d'une destinée singulière, dont l'article de Pierre Lachkareff, publié dans la présente livraison de ce numéro exceptionnel de *Renaissance Traditionnelle*, révèle maints aspects méconnus, René Guilly était aussi le reflet d'une époque et des débats intellectuels qui l'ont marquée; rappeler ces derniers n'est pas sans intérêt pour bien comprendre son œuvre. Mais, s'agissant de la franc-maçonnerie elle-même, cette restauration de la mémoire est encore plus déterminante car on oublie trop souvent, dans les loges françaises de ce début du *xxi^e* siècle, quelle que soit l'obédience concernée, que nous vivons dans un paysage maçonnique très profondément différent, à beaucoup d'égards, de celui que connut René Guilly lorsqu'il reçut la lumière.

La franc-maçonnerie française de l'après-guerre et ses problèmes

Au sortir d'une épreuve de quatre années qui avaient vu s'abattre sur les loges une persécution sans aucun précédent dans toute notre histoire, les francs-maçons français, la liberté revenue, reprirent lentement le chemin du travail maçonnique. Cette remise en marche fut lente et pénible, les ouvriers ne retournèrent que lentement vers le chantier – et tous ne répondirent pas à l'appel.

La Maçonnerie française, en 1945, est sinistrée : à la Grande Loge, qui comptait environ 15 000 membres au début du conflit, 3 600 étaient présents en 1945 ; en 1948, ils ne seront encore que 7 000. Quant au Grand Orient, fort de 28 000 cotisants à la déclaration de la guerre, il n'en retrouve que 8 000 fin 1945 et ne franchira le cap des 12 000 que deux ans plus tard. Identiquement, le Droit humain ne récupère qu'un tiers environ de ses 2 000 membres de 1940 ; la Grande Loge nationale indépendante et régulière – qui allait bientôt prendre le nom de Grande Loge nationale française – est alors parfaitement confidentielle et principalement anglophone...

C'est dans ce paysage que René Guilly est initié le 9 mai 1951, dans la célèbre loge de La Clémentine Amitié, celle-là même, au passé glorieux, qui avait initié un même soir Émile Littré et Jules Ferry, en 1875. Les Frères qui firent alors tomber le bandeau devant les yeux du jeune Guilly ignoraient sans doute que celui-ci apporterait à la franc-maçonnerie mille fois plus de choses que ses deux illustres prédécesseurs qui ne lui avait laissé que leurs noms !

C'est donc dans un monde maçonnique français en pleine reconstruction que commença le travail maçonnique de René Guilly.

Plusieurs questions étaient alors à l'ordre du jour, pour toutes les obédiences.

Un nouveau modèle

La première était de savoir si la franc-maçonnerie devait, en France, renouer avec le modèle qui avait été le sien avant la guerre : essentiellement politique, clairement engagée à gauche et pour une laïcité revendicative et offensive – républicaine et anticléricale. Le débat avait du reste déjà commencé pendant l'Occupation.

René Guilly n'avait évidemment pas pris part à ces discussions ; il était en quelque sorte vierge du passé récent de la franc-maçonnerie. Trois influences durent compter pour déterminer sa conduite : d'une part son métier lui-même, sa formation muséographique qui devait l'amener à diriger, par la suite, les ateliers de restauration des musées classés et contrôlés de province – rétablir les choses et les institutions dans leur état originel, telle fut l'une des préoccupations majeures de sa vie ; ensuite la lecture de René Guénon, mort justement le 7 janvier 1951 et dont l'influence réelle sur toute une partie de la Maçonnerie française ne se fit sentir que peu à peu au cours de l'après-guerre, surtout auprès de ceux qui cherchaient une « nouvelle voie » – mais Guilly ne fut jamais un « guénonien », au sens idéologique du terme ; enfin, Oswald Wirth, le « vieux sage » de la franc-maçonnerie d'avant-guerre, dont la belle prose classique avait popularisé deux ou trois thèmes qui avaient fait péniblement leur chemin dans un paysage maçonnique alors englué dans la politique, à savoir : le Grand Architecte de l'Univers, le « pur maçonnisme » et la question brûlante de la « régularité » – des thèmes, justement, autour desquels les obédiences du pays allaient à la fois se reconstruire et se diviser à nouveau. René Guilly avouera du reste que